

# FRANCOFONIA

*Studi e ricerche  
sulle letterature di  
lingua francese*

75

*Autunno 2018*

*Simenon et l'Italie*

Olschki



Editore

*Studi e ricerche  
sulle letterature di  
lingua francese*

## 75

Autunno 2018

●●●●●●●●●● *Sommaire / Sommario* ●●●●●●●●●●

*En souvenir de Brigitte Soubeyran*

LAURENT DEMOULIN, HUGUES SHEEREN, *Introduction* - CECILIA CENCIARELLI, *Avant-propos : à la recherche de Georges Simenon, à Bologne* - BERNARD ALAVOINE, *Le commissaire Salvo Montalbano : un Maigret italien ?* - MARCO BIGGIO, ANDREA DERCHI, *Couvertures simenoniennes* - LAURENT DEMOULIN, *La double filiation des Italiens d'Amérique dans les « romans durs » de Simenon* - LAURENT FOURCAUT, *Le Train de Venise. Sauter du train en marche ou è pericoloso sporgersi* - MARINA GEAT, *Georges Simenon et Federico Fellini : ces mystérieuses synchronicités...* - PAUL MERCIER, *Souvenirs d'Italie et propos sur l'actualité dans les écrits autobiographiques de Georges Simenon* - HUGUES SHEEREN, *Présence ou absence de Simenon dans le contexte scolaire italien* - MAURIZIO TESTA, MURIELLE WENGER, *Simenon-Simenon, quand une bio-bibliographie se construit en ligne*

**Inédits / Inediti** : JEAN-BAPTISTE BARONIAN, *Et l'Italie dans tout cela ?*

**Comptes rendus / Recensioni** : M. GEAT, *Simenon e Fellini. Corrispondenza/Corrispondenze - Simenon et Fellini. Correspondance/Correspondances* (F. Zanelli Quarantini) - A. GENON, I. GRELL (dir.), *Lisières de l'autofiction. Enjeux géographiques, artistiques et politiques* (C. Imbroscio) - V. JAGO-ANTOINE, *Dire et (contre)faire. Jean de Boschère, imagier rebelle des années vingt* (J. Robaey) - E. SPARVOLI, *Proust costruttore melanconico. L'irrealizzabile progetto della Recherche* (I. Vidotto)

**Notes de lecture / Schede**



## INTRODUCTION

LAURENT DEMOULIN, HUGUES SHEEREN

La création, à Bologne, d'un Centre d'archives dédié à Georges Simenon est l'occasion pour la revue *Francofonia* de consacrer un numéro au plus célèbre des romanciers belges. L'occasion aussi, par ricochet, de se poser la question de ce qui relie l'auteur au pays où cette institution sera créée. Existe-t-il un lien fort entre Simenon et l'Italie ? L'écrivain a-t-il entretenu des rapports particuliers avec la péninsule ? Y a-t-il séjourné souvent, a-t-il fréquenté ses habitants, rencontré des personnalités du monde artistique ou littéraire transalpin ? La Botte a-t-elle servi de décor à quelques romans ? A-t-elle marqué son œuvre ? Ces questions méritent d'être posées car, en toute honnêteté, on pourrait y répondre par la négative. Les rapports entre l'auteur et le pays, s'ils ne brillent pas par leur absence, n'apparaissent pas d'emblée de façon évidente. À première vue, rien ne lie particulièrement l'homme et cette nation, ce qui nous pousse à admettre, à l'instar de Michel Lemoine, qu'« entre ces deux pôles, constitués par l'enfance et la vieillesse, par le rêve et la réalité, par Liège et Lausanne, l'Italie est fort peu présente dans l'œuvre pourtant abondante de Simenon ».<sup>1</sup>

Et pourtant... Même si les liens entre Simenon et l'Italie ne sont pas aisément identifiables, on ne peut nier qu'il existe une histoire entre le pays et le père de Maigret. Nous songeons d'abord, puisque nous sommes à Bologne, à Gino Cervi, l'acteur local qui a fait connaître Simenon – pardon, Maigret – à tous les Italiens dès 1964, à la télévision dans *Le inchieste del commissario Maigret*, série réalisée par Mario Landi, mais aussi à une occasion au cinéma en 1967 dans *Il commissario Maigret a Pigalle*.

---

<sup>1</sup> M. LEMOINE, « Simenon et L'Italie », dans A. SONCINI FRATTA (dir.), *Les Avatars d'un regard : l'Italie vue à travers les écrivains belges de langue française*, Bologna, CLUEB, « Bussola », 1988, p. 104.

Il convient de souligner, en effet, que Maigret est parfois davantage connu en Italie que son créateur et ce, grâce au petit écran. La simple allusion au nom du commissaire suscite une réaction d'acquiescement chez de nombreuses personnes alors que le nom Simenon peut parfois, surtout chez les jeunes, ne rien évoquer du tout. Pourtant, selon l'*Index Translationum* de l'Unesco, Georges Simenon est le deuxième auteur le plus traduit en Italie derrière le géant Shakespeare.<sup>2</sup> De fait, impossible de ne pas trouver une enquête de Maigret dans une librairie du pays, même de petite dimension.

Ceci, nous le verrons dans ce numéro, est directement dû au mérite de l'éditeur Mondadori, qui a publié l'auteur à ses débuts. En effet, comme le rappelle Graziano Benelli dans un des premiers numéros de *Francofonia*, l'écrivain fut traduit dès 1932 (quatre romans la même année) et, cinquante ans plus tard, le catalogue comprenait soixante-neuf titres répartis en trois collections, dont une entièrement consacrée au commissaire Maigret.<sup>3</sup> En trois ans, l'éditeur publiera une trentaine de romans : il avait compris que le public italien serait au rendez-vous.

Les éditions Adelphi prendront la relève à partir du milieu des années 1980, lorsque Roberto Calasso, directeur éditorial et grand amateur de *Maigret*, propose à Simenon de publier ses « romans durs »,<sup>4</sup> qu'il ne voit plus en circulation. *Lettre à ma mère* sera le premier livre publié par Adelphi. Le premier *Maigret*, *Pietr-le-Letton*, quant à lui, sera édité en 1993.

La fortune de Simenon en Italie est donc clairement le corollaire, d'une part, du succès des *Maigret* à la télévision, d'autre part, des maisons d'édition qui l'ont publié, ce qui implique forcément un énorme travail de traduction, vu son immense production et la quantité de romans que ces grandes maisons d'édition italiennes ont voulu publier.

Qu'en est-il de la présence de l'Italie dans ses romans ? Quel est son rapport avec le pays ? Le connaît-il de façon directe ? Dans un petit texte méconnu de 1958, intitulé « L'Odeur de l'Amérique », publié par la première fois dans les actes d'un colloque qui a eu lieu à Bologne environ trente ans plus tard, Simenon évoque un

<sup>2</sup> <<http://www.unesco.org/xtrans/bsstatexp.aspx>>.

<sup>3</sup> G. BENELLI, « Studi italiani su Georges Simenon », *Francofonia*, n. 5, automne 1983, p. 111.

<sup>4</sup> Par « romans durs », il faut entendre tous les romans signés par Simenon qui ne mettent pas en scène le commissaire Maigret. L'appellation provient de l'écrivain lui-même. Il s'agit en fait de romans psychologiques.

pays qu'il connaît finalement assez peu.<sup>5</sup> Malgré le titre trompeur de cette courte description – qui se réfère à une période où l'auteur vivait dans le Connecticut –, c'est bien de l'Italie qu'il question. Le souvenir d'un marchand ambulant appelé Gino est l'occasion pour notre romancier d'évoquer les odeurs non pas de l'Amérique, mais du Bel Paese. Une Italie présente partout, à travers ses immigrés, dont « l'apport est le plus apparent [...] et le plus savoureux »<sup>6</sup> aux dires de l'écrivain, qui n'a de cesse de vanter ses fruits ou légumes typiques (comme l'orange ou l'artichaut introduit aux États-Unis par les immigrés), ses parfums culinaires, sa célèbre gastronomie. Et de citer les plats ou produits caractéristiques, désormais devenus des clichés, du pays : pizzas, raviolis, mortadelles, spaghettis, minestrone, etc. Une Italie que Simenon connaît donc parfois de façon médiocre, à travers des odeurs et des sensations gustatives importées en Amérique, ou encore par le biais des voix de ceux qui ont dû quitter leurs pénates, mais qui continuent à parler leur dialecte, si bien qu'« on pourrait les croire dans leur village natal du Piémont, des Pouilles, de Toscane, dans les ruelles de Naples ou de Palerme ».<sup>7</sup>

La connaissance que notre écrivain a de la Botte n'est cependant pas qu'indirecte. Depuis son enfance, passée dans un pays et une ville où l'immigration italienne, bien qu'encore modeste en ce début de XX<sup>e</sup> siècle, était perceptible, il connaissait les « Ritals » installés à Liège, à commencer par le marchand de glaces ambulant qui passait dans son quartier le dimanche.

Plus tard, l'Italie, pour Simenon, ce sera évidemment Teresa, la compagne de ses vieux jours, celle qui symbolise la tranquillité, la stabilité de la fin de sa vie. Mais aussi son ami Federico Fellini, avec qui il entretiendra une correspondance plus ou moins assidue pendant plus de vingt-cinq ans. Une amitié qui commence un peu par hasard lors du Festival de Cannes en 1960, lorsque l'auteur défend farouchement le film *La Dolce vita* et contribue à ce que le cinéaste remporte la palme d'or.

L'Italie, c'est aussi des voyages. Simenon, globe-trotter avant l'heure, l'a visitée à plusieurs reprises. Même si le coup de foudre n'a probablement pas eu lieu et qu'il ne s'y est jamais établi, on sait qu'il a séjourné au lac Majeur durant l'été 1937, a découvert Venise

<sup>5</sup> G. SIMENON, « L'odeur de l'Amérique », dans A. SONCINI FRAITTA (dir.), *Les avatars d'un regard*, op. cit., p. 289-292.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 291.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 292.

en 1960, fait une escale en bateau à Syracuse, est tombé amoureux de Florence, s'est rendu à Pavie, près de Milan, pour recevoir le titre de docteur *honoris causa* et, bien sûr, a visité la Ville éternelle.<sup>8</sup> Cependant, on ne peut pas dire que ces brefs séjours, ces *citytrips* dirait-on aujourd'hui, ou ces vacances familiales aient réellement inspiré l'écrivain. Il faut bien admettre que les villes d'art italiennes, les paysages montagneux ou collinaires, les littoraux de la Méditerranée ne se retrouvent que très peu dans les écrits du romancier. À ce propos, Michel Lemoine relève que seuls 3 romans signés Simenon sur 193 ont un cadre spatial partiellement italien,<sup>9</sup> sans que la trame s'y déroule majoritairement : il s'agit de *Chez Krull* (1939), *La Cage de Verre* (1974) et *Le Train de Venise* (1965).

En résumé, les liens qui se sont noués entre Simenon et la péninsule sont à la fois nombreux et lâches, pluriels et ténus. On ne s'étonnera donc pas de la grande diversité d'approches des articles réunis ici : leur point commun est souvent de prendre le thème quelque peu de biais – en tout cas en ce qui concerne l'Italie, car il sera toujours pleinement question, dans les pages qui suivent, de Simenon. Il est temps de passer en revue les différents articles réunis dans ce volume.

À tout seigneur, tout honneur, commençons par évoquer l'article du président des Amis de Simenon, Jean-Baptiste Baronian, qui, dans son style inimitable, à la fois clair et enlevé, traque toutes les traces que l'Italie a semées dans le pan de l'œuvre le plus méconnu, les *Dictées* de la fin de sa carrière. Il se penche également sur les volumineux *Mémoires intimes*, dernier grand livre de Simenon. Basé sur ces différents textes autobiographiques, le regard se pose donc surtout sur l'homme et sur ses pensées, que Baronian met en lumière en les comparant avec les propos d'autres écrivains, glanés dans son immense bibliothèque mentale.

Ce sont également les textes autobiographiques de Simenon que parcourt Paul Mercier, autre éminent spécialiste du père de Maigret, auteur de plusieurs ouvrages à son sujet. Il aborde ici de nombreux sujets : certains d'entre eux seront d'ailleurs explorés dans d'autres articles du numéro, comme le lien qui s'est noué entre Simenon et Fellini. Mercier met en situation, d'un point de vue biographique, les différentes citations qu'il a recueillies ici et là. Mais

<sup>8</sup> Informations recueillies dans l'article de M. LEMOINE, « Simenon et l'Italie », cité *supra*.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 107.

son souci de l'exhaustivité se marie avec un remarquable esprit de synthèse, qui se traduit ici par d'éclairants tableaux.

Selon la formule, on ne présente plus Marina Geat. L'éminente professeure nous offre ici un article consacré – nous y revenons déjà – à la relation entre Simenon et Fellini, qu'elle envisage sous de nombreux aspects : son texte commence sur le ton d'un roman et décrit de façon presque lyrique la rencontre à Cannes entre ce cinéaste et cet écrivain qui semblaient *a priori* ne pas appartenir aux mêmes pans de la culture occidentale et qui deviendront pourtant de véritables amis, très proches l'un de l'autre. Ensuite, Marina Geat passe à l'analyse savante, envisageant le dialogue entre les deux hommes quant à leur relation au sexe féminin, à la valorisation respective de leur œuvre et à l'influence qu'ils ont exercée l'un sur l'autre dans leur imaginaire respectif et dans leurs créations. Vaste programme !

Autre infatigable spécialiste de Simenon, Bernard Alavoine se plaît ici à broser un double portrait plein de nuances en comparant deux commissaires célèbres : Maigret, bien entendu, et son homologue sicilien, Montalbano, que l'on doit à la plume d'Andrea Camilleri. Ce dernier, dans divers entretiens, n'a pas caché son admiration pour Simenon – nouvelle preuve, si besoin était, de l'amour que l'Italie voue à notre auteur. Avec élégance, en finesse, Alavoine souligne les nombreuses ressemblances, mais aussi les différences, à la fois entre les deux policiers et entre les deux œuvres. Indéniablement, la filiation reliant Montalbano à Maigret est à trouver du côté d'une profonde humanité qui fait de chacun d'eux des enquêteurs complètement atypiques.

Tout à la fois savant et poète, Laurent Fourcaut a lui aussi très souvent écrit au sujet de Simenon : il s'attache toujours à mettre en valeur la complexité littéraire d'une œuvre qui n'est à ses yeux simple qu'en apparence et qui obéit à un principe de « réflexivité généralisée ». Avec virtuosité et en recourant à un vocabulaire de type psychanalytique, Laurent Fourcaut étudie ici *Le Train de Venise* (1965), un des trois romans partiellement italiens de Simenon, qui s'avère riche de symboles inattendus. Ces symboles renvoient aux figures paternelle et maternelle (Venise symbolisant par exemple la Mère originelle), mais ils ont également une portée autotélique. Le suicide final du héros de ce roman, qui peut paraître énigmatique en première lecture, s'éclaire soudain à la lumière des symboles relevés par Fourcaut et puissamment tressés entre eux.

L'article de Maurizio Testa et Murielle Wenger est une nouvelle preuve de la diversité d'approche des textes composant ce numé-

ro et de l'extraordinaire intérêt que Simenon et son œuvre suscitent au pays de Dante. Il y est question du seul blog entièrement consacré à Simenon : celui-ci est en effet lisible dans le monde entier, bien entendu, mais il prend sa source dans la péninsule. C'est d'ailleurs une véritable histoire que nous racontent les deux auteurs avec passion, une histoire avec un début, un développement, mais pas de fin : le blog *Simenon-Simenon*, que les auteurs qualifient de *work in progress*, ne cesse de prendre de l'ampleur et de s'ouvrir à la fois aux dernières technologies, aux nouvelles pratiques qui apparaissent sur Internet et au vaste monde.

La contribution de Marco Biggio et d'Andrea Derchi, connus en tant qu'auteurs de *Simenon in Italia*,<sup>10</sup> se penche sur l'histoire éditoriale italienne du romancier, ce qui inclut également tout le volet lié aux illustrations des couvertures. Proposant une division de cette histoire en trois périodes, ils retracent ce qui est à la fois une ascension fulgurante et en même temps un parcours éditorial devant tenir compte des vicissitudes de l'actualité politique et sociale d'un pays où le fascisme a laissé des traces. L'aspect esthétique des livres est également au cœur de leur article : la couleur de la couverture, la typographie du titre, le graphisme, le lien que celui-ci entretient avec les adaptations au cinéma, sont autant d'éléments qui sont généralement peu pris en considération et qui trouvent ici leur place.

Il nous reste à évoquer succinctement, par souci d'exhaustivité, nos propres contributions. Si Laurent Demoulin se plonge dans deux romans américains de Simenon mettant en scène des Italiens d'Outre-Atlantique, *Un nouveau dans la ville* et, surtout, *Les Frères Rico*, Hugues Sheeren étudie la trace de Simenon dans les manuels scolaires italiens et tente de voir si ses romans sont exploités en classe de langue, à quel(s) niveau(x) et de quelle manière.

Aujourd'hui, hier et demain, l'homme et l'œuvre, les « romans durs », les *Maigret* et les écrits autobiographiques, les blogs, les éditeurs, l'écriture, l'amî Fellini, les anthologies de littérature ou les manuels scolaires, le cinéma, le voyage, l'Italie, la France, les États-Unis et la petite Belgique, la jeunesse et l'âge mûr, la vie et la mort : nous ne vous mentionnons pas en soulignant la diversité de ce numéro de *Francofonia* consacré à Simenon. Celui-ci aurait-il pu faire sienne la phrase du poète Francis Ponge, pour qui « la diversité du monde est ce qui me construit » ? Nous l'adoptons en tout cas au moment de clore cette présentation.

<sup>10</sup> M. BIGGIO, A. DERCHI, *Simenon in Italia*, La Spezia, Cinque Terre, 1998.